

Conception de l'intelligentsia russe

Aoyama, Taro

<https://doi.org/10.15017/6796134>

出版情報：言語科学. 17, pp.1-18, 1982-03-20. The Group of Linguistic Studies College of General Education, Kyushu University

バージョン：

権利関係：



Conception de l'intelligentsia russe

Taro Aoyama

1

L'intelligentsia russe est un enfant du rationalisme moderne, l'enfant des pensées du XVIII^e siècle. Mais c'est un enfant qui ne ressemble pas trop à son père, et l'on peut chercher la base sociale qui a rendu possible sa naissance dans les caractères du pays arriérés qu'a été la Russie à cette époque.

La Russie kiévienne était étroitement liée avec les pays occidentaux et avec la culture occidentale par sa situation géographique qui facilitait les relations. Pourtant, après la formation de l'Etat Moscovite fortement centralisé, par le transfert de son centre dans une région plus éloignée au nord-est et la rupture des relations directes avec l'Europe occidentale à cause de la formation de la Pologne et des Etats baltes, la Russie a pris un gros retard, au point de vue aussi bien social que culturel, dans la formation de la société moderne. Par surcroît, comme elle devait se maintenir contre la pression des races asiatiques de l'est et du sud, il en a résulté qu'elle est passée aux Temps modernes avec bien des survivances dans la forme d'Etat despotique ou asiatique.¹⁾

Les réformes de Pierre le Grand au début du XVIII^e siècle étaient des mesures indispensables non seulement pour que la Russie survive dans la situation internationale que formaient les pays occidentaux de ce temps-là, mais aussi pour qu'elle prenne place parmi ces grandes puissances. Pourtant, cette occidentalisation soudaine n'a pas atteint la société et la culture de la Russie tout entière. Elle a amené seulement la couche supérieure au contact avec la culture occidentale, en laissant la plupart du peuple, c'est-à-dire la masse du peuple paysan, aux coutumes traditionnelles et à la stagnation économique. Par-dessus le marché, à mesure qu'avancait l'occidentalisation de la couche supérieure et que s'adoucissaient graduellement les obligations de service imposées à l'aristocratie, la masse paysanne se transformait en de véritables esclaves des propriétaires terriens comme conséquence du servage qui s'est développé de l'époque de Pierre le Grand à celle de Catherine II, si bien que la vie des serfs s'éloignait sans cesse davantage de ce que représente le mot "occidental": éducation, droit de l'homme, progrès, libre pensée etc. Désormais, aucun effort éducatif du gouvernement n'a pu remplir cet abîme entre l'aristocrate et la masse paysanne, ni ceux de l'intelligentsia, héritière spirituelle de l'aristocratie cultivée.²⁾ Ce fait que le corps

1) D. P. Kontchalovsky "Chemins de la Russie" (en russe) Paris 1969, pp. 47 – 48.

2) Id., pp. 47 – 48.

organique de la culture nationale russe a été détruit par les réformes pétroviennes est un défaut fatal pour la Russie moderne. Il commence bientôt à affouiller l'esprit et la morale de la noblesse russe.

Mais pour le présent, en dehors de ce fait, il était assez normal que se produise un antagonisme entre la structure de l'Etat réorganisée à la manière occidentale et la société pré-moderne et non-occidentale, puisque les réformes venaient d'en haut. Les réformateurs estimaient que cet antagonisme devait être surmonté au fur et à mesure que les réformes s'avanceraient; en effet, la Russie a poursuivi précipitamment ce chemin de l'occidentalisation jusqu'à l'époque de Catherine II. Seulement, vers la fin du XVIII^e siècle, elle s'est trouvée devant un dilemme: le gouvernement russe, qui a compris par l'éclatement de la Révolution française ce qui résultait de l'eupéanisation, a été obligé de freiner ce mouvement des lumières dans la société russe. Cette eupéanisation, qu'il favorisait de sa propre initiative presque avec intransigeance jusque-là, il n'a pu s'empêcher de la considérer comme quelque chose de gros de conséquences dangereuses. Aussi désormais, en politique intérieure, la tâche difficile à remplir pour le gouvernement russe était-elle de garder l'équilibre délicat entre deux lignes contradictoires: le freinage du mouvement des lumières dans la société et la mise au point de l'organisation de l'Etat comme Etat moderne occidentalisé.³⁾

Pourtant, malgré la ligne générale du gouvernement de ne pas permettre un développement abusif des lumières dans la société, il était impossible de mettre un terme à l'eupéanisation qui avait été déjà déclenchée et qui marchait sans arrêt. L'esprit nouveau ne cessait d'être absorbé, grâce à la fenêtre que Pierre le Grand avait percée vers l'Occident, par les gens cultivés qui étaient placés dans une situation favorable pour accepter ce nouveau courant. La période, où le gouvernement s'est décidé à mettre fin à l'introductions de l'esprit moderne, a coïncidé avec celle où ont commencé à apparaître, bien qu'isolément, des gens qui, à force de l'assimilation des idées modernes, pouvaient se tenir sur le même pied que les élites culturelles occidentales. De toute façon, à partir de cette période, la pénétration des idées modernes en Russie a été faite non pas sous la direction et le contrôle gouvernementaux comme elle était faite traditionnellement dans ce pays, en dehors de sa volonté, presque malgré lui, ce qui est essentiel pour l'apparition de l'intelligentsia russe, car ce qui caractérise le mieux les idées et la psychologie de l'intelligentsia est qu'elle est non pas un groupe d'élites culturelles incarnant la fleur d'une société hautement cultivée, mais qu'elle est caractérisée par son esprit critique à l'égard de l'état actuel des choses et par son penchant antigouvernemental. L'intelligentsia s'est chargée des éléments critiques envers le régime que le gouvernement s'est efforcé à rejeter ou supprimer au moment de l'introduction des idées modernes occidentales.

La désunion entre la masse paysanne et la classe dirigeante n'a pas été provoquée d'abord

3) Id., pp. 92 – 93

en Russie par les Réformes pétroviennes. Depuis longtemps déjà, la culture “horizontale” des paysans, culture qui ne cessait de tendre au nivellement, absorbait la culture “verticale”, culture qui devait s’élever sur l’inégalité des éléments sociaux et aboutir à des résultats hautement artificiels dans le bon sens de ce mot.⁴⁾ La volonté de la masse qui aspirait par-dessus tout à répudier toute contrainte trahissait sans cesse la volonté d’une poignée de dirigeants d’organiser ce peuple amorphe en nation disciplinée en la soumettant au contrôle de l’Etat. La classe dirigeante était pour le peuple toujours étrangère, c’est-à-dire, des hommes qui étaient venus de l’étranger et, par conséquent, étrangers aux coutumes populaires russes. Les slavophiles aimaient à s’imaginer l’époque d’avant les Réformes pétroviennes, qui avaient provoqué la désunion et la fissure dans l’histoire de la Russie, comme un temps idéal d’une parfaite unité sous tous les rapports: religion, morale, coutumes etc. Que cette notion passéiste ait été très souvent réfutée non seulement par les occidentalistes mais aussi par des historiens de nos jours⁵⁾, ne diminue pas l’importance de ces Réformes. Elles ont extériorisé cette désunion en lui donnant la forme achevée et produit l’occasion, par laquelle les Russes eux-mêmes rendaient compte de cette désunion. L’épanouissement de la culture russe au XIX^e siècle était impossible sans ce baptême de la civilisation occidentale.⁶⁾ Le problème fatal de l’histoire russe consiste en la nécessité absolue et les résultats funestes et inévitables de ces Réformes.

Ici arrive sur le tapis la classe dirigeante qui est le fruit le plus précieux des Réformes et qui peut être considérée comme le symbole de ce tournant dans l’histoire russe. Etant aussi bien le résultat que la force motrice de ces Réformes, cette classe présente un phénomène unique dans l’histoire de la Russie dans le sens qu’elle était la classe à la foi dirigeante et culturelle. Jusqu’au milieu du XIX^e siècle, la Russie doit tout son accomplissement culturel à cette classe.⁷⁾ Assimilant très vite la culture européenne par son intelligence souple et son activité intense et, par cela même, réalisant le but que Pierre le Grand a posé de ramener la Russie en Europe, cette classe concentre et incarne tous les côtés positifs de ces Réformes, ce qui n’empêche cependant pas qu’elle en contienne aussi les aspects négatifs dans le fond de son existence et ces aspects se manifesteront intensivement dans son développement ultérieur. C’était la classe la plus artificielle de l’histoire russe et, par ce fait même, son destin a été le plus tragique, au moins aussi tragique que celui de l’intelligentsia.⁸⁾ En Russie, la classe dirigeante recrutait ses membres, depuis plusieurs siècles, parmi des étrangers. Après les Réformes pétroviennes, cette tendance a été nettement intensifiée

4) W. Weidlé “La Russie absente et présente” Paris 1949, p. 33.

G. P. Fédotov “La Nouvelle ville” (en russe) New York 1952, p. 21.

5) N. Berdiaev “Les Sources et le sens du communisme russe” (en russe) Paris 1955, p. 11.
Weidlé, op. cit. pp. 55, 60.

6) Fédotov, op. cit. pp. 27 – 29, Weidlé, op. cit. pp. 59 – 60, Berdiaev, op. cit. p. 11.

7) Weidlé, op. cit. pp. 106 – 107.

8) I. Rouslanov “La Jeunesse dans l’histoire de la Russie” (en russe) Francfort-sur-le-Main 1972, p. 18.

aussi bien à cause des efforts à introduire le plus rapidement possible les choses européennes qu'à cause du principe adopté par Pierre le Grand pour la formation de la nouvelle classe dirigeante: principe de la priorité attribuée à la capacité individuelle et non pas à l'hérédité, de sorte que, dans l'aristocratie nouvellement formée, les étrangers étaient plus nombreux que jamais, ce qui n'a pas laissé de donner un caractère peu russe à cette classe. Ces étrangers naturalisés russes n'ont jamais mis en doute qu'ils étaient sujets russes, mais cela n'empêchait pas qu'ils ne soient assimilés que par les idées d'Etat et les organisations politiques et militaires. Ils restaient donc peu russes parmi le peuple dans de même sens que ces idées et ces organisations demeuraient étrangères et hostiles au peuple. Et les nobles russes dont était formée la nouvelle classe dirigeante, ont été placés dans la même situation que lesdits étrangers par la force même de leur appartenance à cette nouvelle classe.⁹⁾ Ce manque de fondement, ce caractère déraciné, qui vient de ce qu'ils ont été tranchés du sol russe, ne quittera jamais la noblesse russe au cours des deux cents ans ultérieurs, et l'intelligentsia russe, elle aussi, le partagera.

C'est une situation inévitable, dans laquelle tombent tous les pays arriérés devant recevoir la civilisation des pays avancés sous la forme de l'importation. Dans ce cas, la culture appartient exclusivement à la noblesse en raison de son caractère d'être importé, et les gens qui y participent venant d'autres couches sociales sont coupés de leur base sociale par cette participation même. Ce caractère de déraciné et d'irréel de la classe culturelle qu'était la noblesse devait probablement être surmonté à mesure que la modernisation du pays s'avancait. Mais le susdit changement gouvernemental dans la politique d'européanisation n'a pas favorisé cette intégration de la classe déracinée au peuple, mais a fixé contrairement cette rupture.

Ce qui incarne le mieux l'éloignement du terrain russe par la noblesse du XVIII^e siècle, c'est son attitude à l'égard de la religion. Les Réformes, visant à l'établissement de la structure d'Etat occidentale pour européaniser la Russie et introduisant l'organisation bureaucratique moderne, ont ouvert inévitablement pour la classe qui s'en était chargée la porte aux idées modernes du siècle des lumières. Ce qui caractérise l'atmosphère chez les nobles du temps est le scepticisme ou la tolérance à la manière voltairienne qui se développe bientôt jusqu'à l'indifférence à l'égard de la religion.¹⁰⁾ La noblesse a été séparée complètement du terrain spirituel de l'orthodoxie, et c'est caractéristique qu'elle s'est adressée à la franc-maçonnerie, importée de l'Occident, quand une sorte d'aspiration religieuse s'est réveillée en elle.¹¹⁾ Pierre le Grand lui-même a beaucoup contribué au développement de cette tendance morale lorsqu'il a remplacé le patriarche par le Saint-Synode. Cela a éloigné davantage les Réformes du peuple russe, chez

9) Rouslanov, op. cit. p. 11.

Kontchalovsky, op. cit. pp. 50 – 51.

10) P. Pascal "La Religion du peuple russe" Lausanne 1973, pp. 9 – 10.

11) Id., p. 64.

lequel s'est répandue la rumeur que Pierre était l'Antichrist.

Nous pouvons suivre le développement de ce courant des idées du siècle des lumières en Russie: de la noblesse de la première moitié du XVIII^e siècle, enfant direct des Réformes, groupe d'Européens russifiés ou de Russes européenisés, aux voltairiens de l'époque de Catherine II; de ces voltairiens aux francs-maçons de l'époque d'Alexandre I^{er}; de ces francs-maçons aux Dékabristes.¹²⁾ Jusque-là, c'est pour ainsi dire l'apprentissage de la pensée moderne russe. La Russie, qui n'est pas encore consciente des particularités de sa situation, travaille diligemment à assimiler les idées modernes occidentales et à les appliquer sans intermédiaire à la réalité russe.

Avec la révolte des Dékabristes, ce mouvement d'application arrive à la fois au sommet et à la conclusion. Cette révolte, comme l'indique G. Fédotov, appartient entièrement au XVIII^e siècle, aussi bien par ses idées politiques optimistes que par sa forme de complot en tant que révolte de l'armée.¹³⁾ Les idées politiques du coup d'Etat sont la suite des idées de l'époque des lumières introduites par les Réformes pétroviennes, et tandis que le gouvernement s'est arrêté à mi-chemin dans cette voie, la noblesse qui s'acheminait avec les Réformes en collaborant avec le gouvernement au cours du XVIII^e siècle n'a pu pardonner à celui-ci la trahison à l'égard de cet idéal et a tenté de mener jusqu'au bout l'esprit des Réformes. Un autre fait, qui témoigne que cette révolte n'est pas le commencement d'une nouvelle période, mais la fin de l'ancienne, c'est l'absence totale chez les Dékabristes du caractère d'"homme de trop". C'est que malgré leur éloignement du passé et du peuple russes ils étaient étroitement liés avec leur classe et avec l'Etat despotique, dans lequel ils tenaient une place ferme, de sorte que ce lien servait de succédané pour le terrain qu'ils avait perdu sous leurs pieds et, par ce lien, ils s'unissaient avec l'histoire de la Russie. Autrement dit, leur libéralisme s'alimentait des idées d'Etat et, dans leur esprit, celui de Pierre le Grand soufflait pour la dernière fois.¹⁴⁾

2

Pendant quelques dizaines d'années après la révolte des Dékabristes, l'activité intellectuelle du pays se tourne vers l'introspection. Et c'est dans les années 60 que le changement direct politique ou social arrive au programme.

Les causes fondamentales de l'apparition de l'intelligentsia se trouvent, comme nous l'avons déjà vu, dans les Réformes pétroviennes, ce point de départ de la Russie moderne. Pour examiner de plus près son apparition et le développement qui s'ensuit, il est convenable de distinguer trois étapes dans ce processus: période d'apparition dans les années 40 du XIX^e siècle, celle de perfectionnement dans les années 60 et 70 et celle de transformation à partir des années 80.

12) Rouslanov, op. cit. p.12.

14) Id., p. 34.

13) Fédotov, op. cit. p. 33.

L'opinion de V. Weidlé, qui voit un tournant idéologique et culturel de la Russie moderne entre 1835 et 1845, nous paraît raisonnable.¹⁵⁾ C'est à cette époque que se produit la décomposition de la noblesse, qui était la classe à la fois dirigeante et culturelle et, par ce fait, la force motrice de la Russie moderne. Cette couche sociale qui était assez homogène et assez solidement organisée jusque-là se désunit en classe dirigeante d'une part et en élite culturelle d'autre part. Ce phénomène s'accompagne du fait que l'on met en doute ce qui n'a jamais été mis en doute jusqu'à ce moment, ce qui semblait fermement bâti sur un terrain immuable et destiné à se développer en ascension. En un mot, l'idée même de la Russie moderne a été en cause. La désapprobation de l'histoire de la Russie par Tchaadaev est une des manifestations les plus radicales de ce doute, et n'est par moins symbolique le fait que ce n'est pas à St.-Pétersbourg, siège de la bureaucratie d'Etat, mais à Moscou, ancienne capitale avant les Réformes, que naissait, au beau milieu de l'enthousiasme causé par la lecture de la philosophie allemande, les slavophiles et les occidentalistes, que l'on peut considérer comme les premiers porteurs d'idées philosophiques propres à la Russie.

Cependant, du point de vue de l'histoire de la culture, l'époque de Nicolas I est celle où l'on peut observer un certain rapprochement avec les coutumes indigènes et paysannes proprement russes de la noblesse, qui poussait jusqu'à ce moment aveuglément à l'eupéanisation. La gallomanie superficielle et frivole, qui régnait plus ou moins sur la haute société tout au travers du XVIII^e siècle, a été surmontée graduellement après 1812. C'est le recouvrement, bien que limité, de l'équilibre spirituel basé sur le sol organique qui a préparé la naissance d'écrivains enracinés dans le sol russe comme S. Aksakov, N. Leskov, L. Tolstoï etc. L'activité créatrice qui allait être la force motrice de l'épanouissement de la littérature russe au XIX^e siècle n'était possible que sur cette base.¹⁶⁾ C'est aussi à cette époque que se sont formées les écoles russes dans le domaine des sciences humaines: histoire, linguistique etc. Dans le domaine de la pensée, le stade de l'introduction des idées de l'époque des lumières étant terminée, la pensée russe s'est mise à assimiler l'idéalisme allemand, produit de la plus haute valeur de la culture européenne de cette époque. Bref, l'activité culturelle de la Russie déchaînée par les Réformes de Pierre le Grand a porté fruit à cette époque et, par ce fait même, l'eupéanisation du pays par le gouvernement, d'en haut, est arrivée à sa limite.¹⁷⁾ Après la séparation entre la classe dirigeante et l'élite culturelle, le niveau culturel de la classe dirigeante n'a pu ne pas s'abaisser avec le temps, tandis que l'élite culturelle allait soit devenir tout à fait indifférente envers la politique, soit ne s'intéresser qu'à la politique tournée contre le gouvernement ou l'Etat.¹⁸⁾

Etant donné que la culture européenne était à la disposition propre et exclusive de la

15) Weidlé, op. cit. p. 93.

17) Id., p. 36.

16) Fédotov, op. cit. p. 35.

18) Weidlé, op. cit. p. 106.

noblesse au cours du XVIII^e siècle, il n'est pas étonnant que ces élites aient appartenu toutes à la noblesse sauf quelques exceptions rares comme Bélinsky qui annonce l'apparition de roturiers. L'instruction très élevée reçue par eux, le loisir devenu abondant à cause de la suppression de l'obligation de servir l'Etat, la lecture devenue possible par ce loisir qui n'était jamais menacé par le souci de gagne-pain, tout cela a facilité pour eux l'obtention de la haute culture occidentale, qui n'a pas empêché, par suite, de produire en quelque sorte un sentiment de désaccord avec le milieu environnant. Ce qui était le plus difficile à supporter pour les hommes nourris par les idées de droit de l'homme qui venaient directement du siècle des lumières, c'était avant tout la présence en Russie du servage, ou pour mieux dire de l'esclavage. Il leur était d'autant plus insupportable qu'ils appartenaient eux-même à la classe privilégiée jouissant de ce régime inhumain. Mais ils ne continuaient pas moins à jouir de ce privilège, puisqu'il était au-dessus de la force d'hommes ordinaires de renoncer à une pareille facilité, et cette situation était de nature à provoquer, dans leur for intérieur, un sentiment de culpabilité, né du manque de justification de leur existence même. Par ce poison jeté dans leur conscience, les nobles perdent petit à petit confiance en leur propre droit de gouverner.¹⁹⁾

Dans l'histoire de la littérature russe du XIX^e siècle, il se trouve un type de héros qui s'appelle traditionnellement "homme de trop": Tchatski, Onéguine, Pétchorine, Beltov etc. Ils présentent les aspects les plus divers selon les auteurs, mais ce qui est commun pour eux tous, c'est leur caractère inadapté au milieu environnant, malgré leur intelligence et leur vive sensibilité résultant de leur culture acquise. Ces "hommes de trop" qui incarnent le "malheur d'avoir trop d'esprit", ne peuvent pas s'identifier avec les élites culturelles des années 40, mais en ce qui concerne leur physionomie spirituelle, ils se partagent pas mal de traits communs. Ils désapprouvent et refusent l'ordre établi, mais il leur est complètement étranger d'accepter une réalité aussi imparfaite qu'elle soit et de s'en charger pour construire bien ou mal une vie. A cause du manque de cet esprit patient qui n'hésite pas à affronter la grisaille de la vie quotidienne et qui mène l'homme à éviter tout maximalisme stérile, l'intelligentsia était étrangère à la véritable activité créatrice, et toutes les réalisations culturelles de la Russie au XIX^e siècle ont été faites par des gens qui se situaient hors de ce courant spirituel.²⁰⁾ Chez les idéalistes des années 40, l'esprit critique avait la paresse pour revers de la médaille, et le caractère déraciné qui accompagnait cet esprit critique dès son apparition allait être hérité, sous la forme de l'irréalité des idées d'opposition, par les générations actives des années 60 et 70 qui se moquaient de l'oisiveté de la génération précédente.²¹⁾

19) Rouslanov, op. cit. p. 106.

20) Kontchalovsky, op. cit. p. 122.

21) Id., pp. 129 – 130.

Nous ne pouvons pas trop souligner que l'intelligentsia ne signifie pas simplement la classe intellectuelle. Au cours du XIX^e siècle le gouvernement russe n'a jamais négligé l'éducation nationale, de sorte que des gens de plus en plus nombreux hors de la noblesse abordaient l'instruction supérieure surtout après les années 50. Mais beaucoup de ces gens avec leurs connaissances spécialisées et approfondies, leur productivité créatrice et l'esprit d'acceptation de la réalité, n'appartient pas à l'intelligentsia. Ce qui caractérise l'intelligentsia, c'est son esprit de critique et de négation, le refus d'accepter le monde tel quel. Ces caractéristiques spirituelles se manifestent déjà nettement chez les idéalistes, surtout chez les occidentalistes, des années 40. Herzen, Bélinsky, Bakounine et aussi Tchernychévsky, Dobrolioubov, Pissarev, Lavrov, Mikhaïlovsky, ces "maîtres à penser" possédaient tous plus ou moins d'esprit fort et d'originalité, mais l'intelligentsia considérée dans son ensemble comme une couche spirituelle qui se forme dans les années 40 et qui se développe ultérieurement, se caractérise non pas par leurs connaissances spécialisée, mais par l'amalgame des connaissances venant du Siècle des lumières, superficielles et stériles. Le fait que les susdits "maîtres à penser" aient fortement influencé cette couche nous fait chercher chez eux les expressions de l'esprit de l'intelligentsia.

Il faudrait employer avec certaine réserve l'expression "l'intelligentsia des années 40", car bien que cet esprit d'opposition contre tout ce qui est officiel et gouvernementale soit né au moment de la séparation de la classe dirigeante et de l'élite culturelle, ces élites manquent encore de plusieurs traits qu'implique le mot "intelligentsia". Dans les années 40, cet esprit rebelle n'était qu'un produit intellectuel d'une élite d'origine noble. Il n'était pas encore un phénomène spirituel répandu dans toutes les couches sociales comme il le sera dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. La plupart de ces élites, slavophiles et occidentalistes, n'étaient pas d'ailleurs matérialistes, mais idéalistes nourris de culture allemande. Le libéralisme russe et, par la suite, le conservatisme occidentaliste (Tchitchérine, Katkov etc.) dérivent eux aussi de ce courant.²²⁾ Pourtant, une partie des occidentalistes penchent, dès la deuxième moitié des années 30, vers le matérialisme et le socialisme. Ces deux éléments s'accroissent fortement dans la conception du monde de l'intelligentsia.

Il y a chez les slavophiles une idée anarchique de la négation de l'Etat, idée venant de la liberté chrétienne. Ils partagent dans ce sens la critique de l'état de choses de l'intelligentsia.²³⁾ Cette tendance est assez marquée chez les premiers slavophiles (Khomiakov, Kiréevsky, K. Aksakov), mais les générations suivantes de cette école tombent dans un nationalisme chauvin. Du point de vue historique, l'importance des slavophiles consiste en ce qu'ils ont défriché le voie principale de la pensée russe comme critique de la philosophie rationaliste occidentale, en retournant de l'idéalisme allemand au terrain national de l'orthodoxie russe. Nous ne pouvons

22) Fédotov, op. cit. p. 68.

23) Id., p. 33.

nous imaginer, hors de cette tradition philosophique, les gens qui ont critiqué l'intelligentsia en s'appuyant sur le terrain proprement russe (Dostoïevsky, VI. Soloviev etc.). Les idées philosophiques des premiers slavophiles sont profondément opposées à celles de l'intelligentsia.

Pour chercher les sources idéologiques de l'intelligentsia, il faut s'adresser aux occidentalistes: Bélinsky, Herzen et Bakounin. Athéisme, socialisme, populisme, ces caractéristiques idéologiques ont été tous fondés par eux en Russie. L'influence des socialistes français (Saint-Simon, Fourier, Proudhon etc.) est marquée outre l'idéalisme allemand. Selon Berdiaev, l'athéisme russe est né de l'insolubilité du problème de théodicée, c.-à-d. il est né de ce que l'on voyait un désaccord entre l'existence de Dieu et l'existence du Mal dans ce monde.²⁴⁾ Il est donc un signe de la soif religieuse. Le développement de la pensée chez Bélinsky dans sa dernière période exprime typiquement le confluent de l'athéisme et du socialisme sur la base religieuse subconsciente: réhabilitation de la personne humiliée dans ce monde; révolte acharnée contre le général qui écrase la personne; aspiration à créer un monde nouveau et bon; et enfin, anéantissement recommencé de la personne au nom du général nouvellement instauré qui s'appelle société nouvelle.

Il n'y avait pas de culte du peuple chez Bélinsky.²⁵⁾ Le socialisme populiste, qui cherche la voie vers une société nouvelle dans la communauté agraire hors du capitalisme occidental, a été fondé par Herzen qui, en immigrant en Occident, s'y est désenchanté d'esprit bourgeois de la société occidentale. Le socialisme populiste, pour qui le socialisme en Russie signifiait la lutte contre le développement du capitalisme, trouve son meilleure expression chez Mikhaïlovsky dans les années 70. Quand les jeunes marxistes ont attaqué la théorie populiste dans les années 90, leur cible était toujours Mikhaïlovsky. L'idée fondamentale de ce socialisme est celle de défense de la personne contre la pression écrasante de la société sans visage.

3

Jusqu'ici la culture était la propriété exclusive de la noblesse. Dans les années 50, avec la diffusion de l'éducation nationale et surtout de l'enseignement supérieur, ont commencé à participer à l'activité intellectuelle des gens issus d'autres couches sociales que de la noblesse. Avec l'apparition de ces roturiers (разночинцы), l'intelligentsia devient un vaste phénomène spirituel, et sa physionomie se dessine de plus en plus nettement. La nouvelle génération de l'intelligentsia composée principalement de ces roturiers va intensifier la tendance à nier tout ce qui a rapport aux idées fabriquées d'Etat, de sorte qu'ils opposent le socialisme à l'autocratie, l'athéisme à l'orthodoxie. Bien qu'ils les aient hérités des occidentalistes des années 40, eux, plus royalistes

24) Berdiaev, op. cit. p. 32.

N. Berdiaev "L'Idée russe" (en russe) Paris 1971, pp. 77 – 79.

25) Berdiaev "L'Idée russe" pp. 105 – 106 et "Les Sources et le sens du communisme russe" p. 34.

que le roi en tant que novices dans le domaine de la pensée, ne se contentent plus de l'humanitarisme et du libéralisme des années 40. Méprisant la culture aristocratique par l'instinct de classe montante et, par conséquent, se montrant intransigeants non seulement envers le gouvernement, mais aussi envers la génération précédente, ils opposent le réalisme au romantisme des années 40, les sciences naturelles à la philosophie idéaliste et l'utilité au culte de la beauté.²⁶⁾ Pourtant, leurs idées n'en sont pas moins toutes remplies par les occidentalistes des années 40, et ils se sont révoltés contre eux en poussant ces idées jusqu'au bout. Mais ce processus menant inévitablement à la simplification et à l'aplanissement de la pensée, il en résulte qu'ils abaissent sensiblement le niveau culturel et idéologique de l'opposition. Nous avons déjà observé la séparation de la classe dirigeante et de l'élite culturelle. La séparation de l'intelligentsia et de l'élite nouvelle est déjà bien latente à cette époque, et elles s'entendent de plus en plus difficilement l'une avec l'autre. Le nouveau courant des idées est appuyé par la majeure partie de la jeune génération des années 60 et, par conséquent, transforme entièrement l'aspect psychologique du temps au point de vue quantitatif. Il est nommé nihilisme par la génération précédente à cause de son caractère négatif qui n'admet aucune autorité extérieure, ni intérieure, bien que leur représentant Pissarev s'avouait réaliste.

Le nihilisme comme négation des valeurs absolues n'est en Russie que le revers de la médaille de l'aspiration sociale à l'émancipation de l'homme et au bonheur terrestre. C'est en se basant sur les nouvelles valeurs que les nihilistes des années 60 ont nié les anciennes. Il n'est donc que partiellement possible de les identifier avec Bazarov dans "Pères et fils" de Tourguénev. Bazarov refuse, fidèle à son égoïsme, de servir le peuple. Dans ce sens, il est proche du "réaliste" pissarévien. Chez Pissarev, le problème de l'individu occupe le premier plan et le problème de la société s'estompe. Berdiaev définit la pensée pissarévienne comme nihilisme dans le sens étroit.²⁷⁾ Il indique que cette tendance individualiste n'est qu'un phénomène éphémère dans l'histoire de l'intelligentsia. Pour lui, le nihilisme dans le sens large est une tendance spirituelle qui se trouve non seulement dans le fond des mouvements sociaux et de la pensée de l'intelligentsia, mais aussi dans le terrain spirituel des Russes. Berdiaev voit l'ascétisme orthodoxe à rebours dans le fait que les nihilistes nient toutes les valeurs existantes: Dieu, esprit, idéaux, Beau, métaphysique, religion, art etc. Ce monde se trouve dans le Mal aussi bien pour les orthodoxes que pour les nihilistes. Leur attitude envers le monde est donc celle de refus. C'est à cause de cela que leur nihilisme s'exprime comme ascétisme, pôle opposé de l'hédonisme. La négation des valeurs et de la tradition chez les nihilistes n'est que la révolte contre l'injustice de l'histoire et le mensonge de la civilisation. C'est une aspiration à retourner à l'homme pauvre et simple, en rejetant toute

26) S. A. Lévitky "Aperçu général sur l'histoire de la philosophie et de la pensée sociale russes" Francfort/Main 1968, p. 97.

27) Berdiaev "Les Sources et le sens du communisme russe" p. 37.

sorte de parade.²⁸⁾ Il est caractéristique pour le terrain spirituel russe que cette aspiration a pris figure de la limitation ascétique, non pas de la plénitude créatrice, de la vie. Il leur était facile de prendre une attitude utilitariste envers les valeurs culturelles, car ces valeurs étaient déjà contestables dès le début du point de vue ascétique et essentiellement orthodoxe. Peser la culture sur un plateau de balance et sur l'autre plateau les victimes exigés pour l'acquérir, et mettre en doute les valeurs religieuse, morale et sociale de la culture, c'est une mise en question typiquement russe. L'orthodoxie russe se réserve de répondre à cette question, tandis que le nihilisme russe a répondu nettement avec négation. Chez les nihilistes des années 60, l'antipathie contre la noblesse, classe culturelle précédente, se rejoint à cette tendance anticulturelle.

Le matérialisme, adopté comme base philosophique de leur conception du monde, les distingue nettement des idéalistes des années 40. La transition de l'athéisme sur la base idéaliste au matérialisme n'est qu'une simplification de la façon de voir le monde dans les années 60. La comparaison entre Beltoz dans "A qui la faute" de Herzen et Rakhmetov dans "Que faire" de Tchernychevsky nous montre la différence entre le rêveur inactif des années 40 et le type pratique et sobre, "réaliste pensant" pissarévien, des années 60.

Les idées de l'intelligentsia des années 60 et celles des années 70 montrent moins une évolution successive qu'un contraste, car l'altruisme, l'idée du service du peuple, l'apothéose du peuple et la dévotion à ce dieu etc., qui servaient de bases plutôt psychologiques qu'idéologiques pour le mouvement "Vers le peuple" dont les années 70 ont vu l'explosion inattendue, ne découlent nullement de l'amoralisme nihiliste (dans le sens étroit) des années 60. Il faut chercher l'origine de ces motifs dans le repentir du "noble repentant" qui ne cesse d'être tourmenté par la conscience de sa culpabilité et de sa dette envers le peuple, conscience que l'intelligentsia a hérité de la noblesse. Dans ce sens, les idées des années 70 sont moins en liaison directe avec celles des années 60 qu'avec celles des années 40.²⁹⁾

Nous pouvons distinguer deux populismes comme dans le cas de nihilisme: populisme dans le sens étroit et populisme dans le sens large. Le populisme dans le sens étroit est une théorie des socialistes qui se participent au mouvement "Vers le peuple" et qui, après l'échec de ce mouvement, s'unissent en l'organisation clandestine "Terre et liberté". Selon cette théorie qui tire son origine de Herzen, la voie vers le socialisme en Russie se cache dans la communauté rurale, non pas dans le développement capitaliste à l'occidentale de la société. D'autre part, le populisme dans le sens large, comme aspiration à retourner au peuple, est un penchant spirituel propre non seulement aux révolutionnaires des années 70, mais aussi à plusieurs écrivains et penseurs et à l'intelligentsia russe en général du XIX^e siècle. La conscience de culpabilité envers le peuple, conscience que sa

28) Id., pp. 38 – 41.

29) Fédotov, op. cit. p. 38.

situation privilégiée, sa vie aisée et sa culture se fondent sur l'exploitation du travail du peuple est un résultat de la fêlure produite dans l'histoire et la société russes par les Réformes pétroviennes. Le populisme dans le sens large, aussi bien religieux qu'irreligieux, est dévoré par la conscience d'isolement du peuple et il croit que se cache dans le peuple une vérité voilée pour lui.

Il est hors de doute que les années 70 ont apporté, dans les idées et les actes de l'intelligentsia, un certain sens hautement moral en même temps que les idées révolutionnaires populistes. "Vers le peuple" était un mouvement quasi religieux, explosion de l'énergie religieuse accumulée au cours des deux cents années antérieures. Avec les populistes des années 70, l'esprit de l'intelligentsia retourne à celui de l'orthodoxie pré-pétroviennne après un long détour à travers les idées du Siècle des lumières. Leur lutte paraît moins pour l'oeuvre de Pierre que pour celle d'Avvakoum et des raskolniki qui ont résisté à l'innovation imposée par l'Etat.³⁰⁾ Les idées populistes des années 70 étaient, au moins au début, une réaction contre les mouvements révolutionnaires des années 60 à la nétschaévienne. Pourtant, ces populistes ont hérité bien des choses des années 60: nihilisme culturel et matérialisme philosophique simpliste avant tout, ce qui va caractériser et définir leurs idées et leurs actes. On ne peut s'empêcher de voir une forte parenté entre l'amoralisme des années 60 et le moralisme des années 70, puisque ce dernier se plonge de plus en plus profondément dans le terrorisme.

Il est convenable de voir la figure typique de l'intelligentsia se perfectionner dans les années 70 après avoir passé les années 60. Il est impossible de la caractériser simplement par les uns ou les autres. Le nihilisme et l'amoralisme des années 60 d'une part et l'altruisme et l'idée du service du peuple d'autre part apparemment irréconciliables. Mais le trait caractéristique du type classique de l'intelligentsia russe réside justement en ce qu'elle contient ces deux tendances diamétralement opposées. S. Frank a défini, dans l'article "L'éthique du nihilisme" publié dans le recueil "Les Jalons", la figure de l'intelligentsia russe du type classique comme "moine militant de la religion nihiliste en vue du bonheur terrestre".³¹⁾ La combinaison de ces idées contradictoires est une excellente définition de l'essence de l'intelligentsia russe. Le moralisme signifie l'érection de la morale en absolu et, selon Frank, c'est justement dans le nihilisme que l'on peut chercher la raison qui rend possible cette transformation.³²⁾

Cette contradiction d'avoir les deux éléments opposés définit tous les actes et les idées de l'intelligentsia. Elle se manifeste, par exemple, dans son attitude envers le bien matériel. L'intelligentsia lutte pour l'acquisition du bien matériel, parce que sa conception du monde nihiliste voit

30) Id., p. 44.

31) L'ouvrage collectif "Les Jalons (Вехи)" (en russe) 2^e éd. Moscou 1909, p. 204.

32) Id., p. 201.

le bonheur de l'homme avant tout dans la satisfaction de ses besoins matériels, mais en même temps, elle est obligée de considérer comme péché non seulement la possession, mais aussi la production des bien matériels, conformément au moralisme ascétique. La définition mentionnée ci-dessus de l'intelligentsia par S. Frank est une tentative de saisir tel quel ce phénomène spirituel qui maintient curieusement l'équilibre sur la combinaison des deux tendances opposées. L'aphorisme souvent cité de V.I. Soloviev sur la logique de l'intelligentsia: "l'homme descend du singe; donc aimons-nous les uns les autres",³³⁾ indique aussi la même contradiction. Berdiaev dit du même sujet, "notre intelligentsia faisait cas de la liberté et professait une philosophie, dans laquelle il n'y a pas de place pour la liberté; elle faisait cas de la personne et professait une philosophie, dans laquelle il n'y avait pas de place pour la personne; elle faisait cas du sens du progrès et professait une philosophie qui n'admettait pas le sens du progrès. . . .C'est une aberration perpétuelle de conscience produite par notre histoire".³⁴⁾

Ainsi, adorant le dieu unique qui s'appelle peuple, ayant pour moral le service du but suprême qui n'est autre chose que le bonheur terrestre de la majorité, anéantissant son égo conformément à cette morale et restant toujours hostile à toute valeur indépendante qui peut attirer son attention à d'autres buts, l'intelligentsia s'avance en ligne droite sur la réalisation de ce but unique. Ce sont les populistes (narodniki) qui incarnent le mieux l'intelligentsia classique dans ce sens, et le populisme n'est pas seulement un courant politique des années 70, mais aussi un courant spirituel qui, s'étant affirmé à cette époque, se prolongera jusqu'au XX^e siècle.³⁵⁾

4

La difficulté de définir le phénomène spirituel nommé intelligentsia vient de ce qu'il comporte des idées contradictoires, mais aussi de la transformation que ce phénomène et le mot "intelligentsia" ont subie après les années 80. Le type classique de l'intelligentsia qui s'est formé dans les années 70 se décompose assez rapidement à cause de contradiction qu'il contient. En même temps que cette dénaturation, le mot "intelligentsia" commence à être employé de plus en plus fréquemment comme péjoratif par tous les partis qui se justifient en s'opposant à ce groupe amorphe, indéfinissable et, par ce fait même, bien commode à critiquer, ce qui a bien compliqué la conception de ce mot.

On peut considérer les années 40 et 70 comme deux points culminants dans l'histoire de l'intelligentsia russe, les unes par le niveau idéologique, les autres par sa spiritualité malgré elles. A

33) Cité par Weidlé, op. cit. p. 122.

34) N. Berdiaev "Crise spirituelle de l'intelligentsia" St.-Pétersbourg 1910, p. 189.

35) "Les Jalons" p. 188.

partir des années 80, sa spiritualité ou son esprit de sacrifice de soi va en diminuant, sans parler de l'abaissement de son niveau idéologique, mais en même temps, c'est aussi le processus par lequel l'intelligentsia s'intègre petit à petit dans la vie russe en liquidant son caractère emprunté.³⁶⁾

Le développement du capitalisme en Russie déclenché par l'abolition du servage en 1861 et les réformes qui s'ensuivent est rapide malgré quelques obstacles dont notamment le retard sensible de l'agriculture par comparaison avec l'industrie, et on peut dire que la révolution industrielle du pays s'accomplit avant 1880. Comme le remarque Fédotov,³⁷⁾ l'intelligentsia, destinée dès le début à être révoltée, était un phénomène social qui est de nature à disparaître une fois le but atteint. Puisque l'eupéanisation de la Russie, un de ses objectifs, s'est effectuée visiblement depuis le milieu du XIX^e siècle, l'intelligentsia a perdu, par ce seul fait, une partie de sa raison d'être. De même, l'assassinat d'Alexandre II le 1^{er} mars 1881 était mortel pour elle, moins par le renforcement de la politique réactionnaire du gouvernement qui en a résulté, que par la réussite même de cet attentat. Pendant la période de la dure oppression policière, une poignée de révolutionnaires tenait intacte l'éthique du nihilisme et du moralisme des populistes classiques dans son activité clandestine, tandis que la plupart de l'intelligentsia, se voyant refuser l'entrée dans l'activité politique, s'est tournée vers l'activité culturelle épousée par la vie quotidienne. Le Zemstvo, organisation autonome locale et provinciale instituée dans la plupart des départements depuis 1864, les écoles, les hôpitaux et les autres entreprises administrées par lui, avaient préparé la base pour assimiler cette intelligentsia, ce qui signifie que la société russe était arrivée à l'époque de la maturité dans tous les domaines si bien qu'elle a commencé à avoir besoin de quantité d'hommes qui étaient en possession d'une certaine culture. Les membres de l'intelligentsia s'occupant de diverses entreprises publiques vont s'user par le frontement de leur caractère déraciné dans le travail quotidien et régulier.³⁸⁾ On peut dire, sans grand risque d'erreur, que le meilleur élément de l'idée populiste des années 70 a subsisté dans cette sorte d'intelligentsia. L'idée socialiste du populisme se transformant en un idéal vague dans l'avenir lointain, le libéralisme russe va apparaître bientôt venant de cette couche sociale. Indépendamment de l'activité terroriste du parti socialiste-révolutionnaire, la fusion du peuple et de l'intelligentsia populiste se sera consommée, grâce aux Zemstvos, avant 1905.³⁹⁾

Ce qui incarne le mieux le type de l'intelligentsia changée de cette époque, ce sont, peut-être, les personnages dans les nouvelles de Tchekhov aussi bien que l'auteur lui-même. C'est un homme d'action qui parle peu. Il est profondément enraciné dans la société russe par son métier

36) Fédotov, op. cit. p. 45.

37) Id., p. 46.

38) Id., p. 48.

39) Id., p. 50.

de médecin. Il ne croit plus en aucune idée, ni en aucun programme politique défini. Il aime trop la liberté pour se soumettre à des obligations idéologique. Mais en même temps, en tant que positiviste, il ne cesse de donner croyance aussi bien à la valeur du travail qu'au progrès et à la vie meilleure dans le futur comme résultat de ce travail.⁴⁰⁾

Weidlé a appelé "trahison du clerc" le processus de la transfiguration de l'intelligentsia russe qui s'est produite à la fin du XIX^e et début du XX^e siècles.⁴¹⁾ Ce qui est ironique dans cette appellation, c'est que cette expression désigne un cas exactement contraire à celui envisagé par J. Benda.⁴²⁾ Pour le dernier, la trahison des intellectuels consistait dans ce qu'ils s'étaient laissés entraîner dans la politique, oubliant le devoir de l'intellectuel d'être toujours désintéressé et impartial en tant que défenseur des connaissances pures. Il en était autrement en Russie. Le mot "intelligentsia" signifiait, dès le début, un groupe de gens embrassant une tendance politique bien définie et caractérisés par cette tendance même. Que ce mot ait commencé à perdre cette acception et à ne signifier plus que l'ensemble des gens ayant reçu une éducation plus élevée que la moyenne et, par conséquent, possédant certaines connaissances et se distinguant d'autres couches sociales parce qu'ils s'occupent très souvent d'un travail intellectuel, autrement dit, que ce mot ait commencé à signifier ce que l'on désigne par le mot "intellectuel" à l'Occident, c'était "la trahison du clerc" à la russe. Toute la particularité d'un pays retardataire qu'était la Russie se manifeste dans ce paradoxe.

Pourtant, ce serait une erreur de considérer l'expression "transfiguration de l'intelligentsia" comme élimination complète des idées de l'intelligentsia. Ses idées ne sont pas mortes, elles se sont seulement précipitées, un peu raréfiées, au fond de sa psychologie. Les membres de l'intelligentsia n'aspirent plus nettement à la révolution, mais dans la plupart des cas, leurs idées restent superficielles, ne dépassent pas la sphère de la conception du monde qu'ils ont absorbée pendant leur vie estudiantine. Sortant des universités, ils gardaient plus ou moins de sympathie pour les idées oppositionnelles d'autrefois même après avoir été intégrés au régime en tant que bureaucrates, fonctionnaires subalternes ou bourgeois, et comme cette sorte de gens allait augmentant, le gouvernement et la société russes demeuraient sans grande résistance en face de la révolution.⁴³⁾

Sur le fond de la transfiguration de l'intelligentsia, se déroule la Renaissance culturelle de la Russie des années 90 au début du XX^e siècle. Il est indéniable que le marxisme a joué un certain rôle positif, bien qu'éphémère, dans ce courant par son caractère réaliste et concret à l'opposé de l'élément fantaisiste des idées populistes. Les idées spécifiques de l'intelligentsia, critiquées

40) Kontchalovsky, op. cit. p. 157.

41) Weidlé, op. cit. p. 135 – 136.

42) J. Benda "La trahison des clercs" paris 1927.

43) Kontchalovsky, op. cit. pp. 144 – 145.

déjà par bien des penseurs russes (Dostoïevski, Soloviev etc.), se voient réfutées pour la première fois par des gens de son propre camp qui aspirent à la culture et aux connaissances désintéressées en critiquant le moralisme ascétique. Quelques penseurs qui ont commencé leur activité dans ce courant mais qui dépassent bientôt cette phase marxiste vont s'allier à la Renaissance culturelle, tout en rendant son aspect plus varié, tandis que le marxisme, dans le climat spirituel proprement russe, est affouillé très vite par les idées de l'intelligentsia et se transforme, pour ainsi dire, en marxisme populiste qui est assez différent du marxisme occidental. Cette variation à la russe du marxisme, marxisme transformé à la manière populiste, remplaçant le culte du peuple par celui de prolétariat, tout en héritant l'ascétisme moraliste, ne présente aucune différence avec le populisme au point de vue de la structure mentale, bien qu'ils embrassent de différents programmes politiques. Seulement, comme le remarque Fédotov,⁴⁴⁾ le populisme était destiné à rester une secte à cause de son caractère révolté, alors que le marxisme possédait la possibilité de devenir l'orthodoxie avec le caractère systématique de son dogme.

Pendant que le marxisme est infiltré par les idées populistes et que l'esprit de l'intelligentsia, malgré la perte de son unité et de son intensité d'autrefois, ou plutôt à force de cette perte, se précipite et s'enracine dans des masses d'intellectuels moins cultivés ou d'ouvriers urbains qui sont en train d'occuper le premier plan dans les mouvements sociaux, l'élite culturelle s'étant séparée de toute idée utilitariste concernant la culture tourne vers la recherche d'un nouvel horizon. La Russie est redevable de "l'âge d'argent" à cette élite. Le domaine philosophique de cette Renaissance culturelle est, grosso modo, le résultat d'une alliance des gens qui, partant des idées marxistes, ont fini par quitter les idées de l'intelligentsia en général d'une part (Berdiaev, Bourgakov, Frank etc.) et du courant spirituel qui, au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle, s'occupait de la création culturelle en dehors des idées de l'intelligentsia, majorité écrasante au point de vue quantitatif, tout en étant persécuté par la censure de la gauche d'autre part (Rozanov, Méréjkovsky etc.). Quand les gens, ayant commencé par critiquer le populisme en se basant sur le marxisme, ont abouti à la critique de l'esprit de l'intelligentsia en général, s'est révélé à eux un nouveau monde d'idées religieuses que les penseurs russes avaient cultivées depuis un demi-siècle et dont l'intelligentsia ignorait complètement l'existence. Ils ont trouvé les assises de leur nouvelle conception du monde chez ces penseurs (les premiers slavophiles, Dostoïevsky, Vl. Soloviev etc.), et ces derniers, à leur tour, ont trouvé dans cette jeune génération ceux qui sont vraiment capables d'apprécier et d'éclaircir le caractère foncièrement russe, la profondeur, la multiplicité d'aspects de leurs idées.

Cette Renaissance signifie aussi donc, au point de vue de l'histoire de la culture russe, la séparation complète de l'intelligentsia et de l'élite culturelle. Semblablement aux années 40, où la séparation de la classe dirigeante et de l'élite culturelle a provoqué l'abaissement inévitable du

44) Fédotov, op. cit. p. 49.

niveau culturel de la noblesse, la Renaissance culturelle de la Russie a été déclenchée par cette séparation aux dépens de la conquête par les idées de l'intelligentsia de la masse moyenne des intellectuels (dans le sens occidental), qui formait déjà une couche sociale assez étendue et que l'on peut appeler sous-élite à cause du niveau de ses connaissances.⁴⁵⁾ Au fur et à mesure que les enseignements secondaire et supérieur se répandent, des gens d'origine ouvrière et paysanne qui s'y joignent augmentent, de sorte que ce courant spirituel de la sous-élite caractérise la tendance générale de cette période au point de vue quantitatif. Cette sous-élite hérite des idées de l'intelligentsia, leur conception nihiliste de la culture et la pauvreté idéologique et culturelle qui en résulte nécessairement. Cette couche sociale fournit des cadres à la Révolution d'Octobre, et après la Révolution, à mesure que le fruit de la Renaissance russe est balayé, la conception de la culture de la sous-élite s'empare de la culture soviétique. Selon P. Pascal, il y avait entre la sous-élite et la Renaissance une opposition totale d'esprit: "opposition entre matérialisme et spiritualisme, moralisme et esthétisme, démocratisme et aristocratie, fidélité à la tradition étroite de l'intelligentsia et libre recherche".⁴⁶⁾ Ce que la première était beaucoup plus forte que la dernière se voit sur les chiffres que P. Pascal cite dans son livre: "tandis que les publications symbolistes s'imprimaient en 2.000 exemplaires, les recueils "Savoir (Знание)" tiraient à 10.000 lors de leur déclin, après avoir atteint 30 et 60.000. Il s'était vendu en un an 75.000 exemplaires des "Bas-fonds" de Gorky."⁴⁷⁾

Comme nous l'avons déjà mentionné, la confusion dans la signification du mot "intelligentsia" vient de ce que son usage est à la merci de chaque parti. A la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, on peut distinguer en gros trois conceptions principales⁴⁸⁾:

Premièrement, pour les gens d'origine ouvrière et paysanne, qui se considéraient comme peuple lui-même, l' "intelligentsia" signifiait tous les intellectuels qui, même sans faire partie des élites, avaient reçu plus d'instruction qu'eux-même.

Deuxièmement, pour les élites culturelles, l' "intelligentsia", avec ses idées fermées au déploiement libre de la personnalité, signifiait un obstacle à surmonter, ou plutôt, un obstacle déjà surmonté dans son essence, mais qui n'en gardait pas moins un ascendant considérable sur les masses. Cette conception de l'intelligentsia est représentée par le recueil "Les Jalons (Вехи)", publié en 1909, dont les collaborateurs sont N. Berdiaev, S. Bourgakov, M. Guerchenson, A. Izgoev, B. Kistiakovsky, P. Struve, S. Frank. Le projet en fut conçu par M. Guerchenson. Après la Révolution d'Octobre, sur la même base idéologique, mais plus approfondie, fut conçu un autre recueil: "Du fond de l'abîme" (1918). Cette fois, c'était P. Struve qui en a pris initiative.

45) Weidlé, op. cit. p. 138.

46) Pascal, op. cit. p. 58.

47) Id., p. 58.

48) Kontchalovsky, op. cit. p. 157.

Aussitôt interdite, ce recueil ne se fut pas répandu en Russie.⁴⁹⁾

Troisièmement, des révolutionnaires professionnels, social-démocrates ou socialistes-révolutionnaires, voyaient la particularité de l' "intelligentsia" dans son irrésolution sceptique empêchant la participation active au mouvement révolutionnaire. Surtout la susdite transformation de l'intelligentsia des années 80 n'était qu'une trahison envers l'ascétisme révolutionnaire des années 60 et 70. Chez Lénine, quand le mot "intelligentsia" est employé avec mepris, il signifie les générations dégénérées. Quand ce mot est employé avec approbation, y sont imaginés les révolutionnaires d'antan.⁵⁰⁾ Pour Lénine le recueil "Les Jalons" était une incarnation de l'idéologie des Kadets qui se révélèrent réactionnaires en tant que libéraux et petits-bourgeois.⁵¹⁾ Dans "Littérature et révolution" de Trotsky, nous pouvons voir que les révolutionnaires voyaient un "grand enthousiasme éthique" et une "beauté authentique" dans l'ascétisme culturel nihiliste des années 60.⁵²⁾

Après 1905, l'autocratie solide, raison d'être principale de l'intelligentsia, n'existait plus, l'ancien régime s'ébranlait, l'idée absolue de l'émancipation du peuple avait disparu, ce qui a amené inévitablement la mort de l'idéalisme politique et le développement de l'utilitarisme relativiste. Avant 1917, le type classique de l'intelligentsia aurait disparu complètement et ses idées subsisteraient seulement dans l'esprit des révolutionnaires des partis social-démocrate et socialiste-révolutionnaire et dans l'esprit de la sous-élite sur laquelle s'appuyaient ces partis. Sa décomposition après 1905 était d'autant plus lamentable que cette génération, différente de celle des années 80, n'avait pas connu le moralisme hautement ascétique, ce qui a pour résultat une grande vogue du saninisme (d'après "Sanine" d'Artsybachev) et de l'art décadent vulgarisé.⁵³⁾

49) L'ouvrage collectif "Du fond de l'abîme (Из глубины)" (en russe) réédition, Paris 1967. Préface de N. P. Poltoratsky, pp. XVII-XXII.

50) V. I. Lénine, Oeuvre complète, 4^e éd. Moscou 1941 – 1951, t.5 pp. 264 – 265, t. 7 pp. 30 – 32, t. 12 pp. 339 – 341.

51) Id., t. 16 pp. 106 – 114, t. 17 p. 40, 54, t.19 pp. 52 – 53.

52) L. Trotsky "Littérature et révolution" (en russe) 2^e éd. Moscou 1924, p. 255, article «Взвали "культуры"»

53) Fédotov, op. cit. p. 51.